

Pourquoi le retard économique ? Que faire pour décoller ? Comment regarder l'avenir du continent avec confiance ?

Quelques réflexions autour des thèmes récurrents et des idées reçues

1

LES FAUX PROBLEMES : 1. IMAGINAIRES DE L'ANCESTRALITÉ ET DÉVELOPPEMENT – Le problème, ainsi énoncé par certains intellectuels ayant pignon sur rue, me semble assez fallacieux, du moins si j'en comprends bien les termes : ce n'est pas sûr ! En tout cas, je le considère aussi fallacieux que les corrélations, pourtant vite établies, entre les ressources naturelles d'un pays et son développement, ou entre la maîtrise des sciences dites *normatives* que démontrent les citoyens d'une nation donnée, et son décollage économique, sa prospérité. D'ailleurs, loin de constituer en soi un phénomène spécifiquement africain, mais renvoyant au contraire aux mêmes présupposés métaphysiques que les imaginaires de chacune des autres religions connues au monde, dont elle demeure à vrai dire consubstantielle, l'ancestralité traduit un des multiples aspects de la vie religieuse inséparable des sociétés humaines qui en partagent en commun, pour une large majorité parmi celles-ci, quasiment la même profession de foi, les mêmes cultes, et surtout la même vision communautaire et hiérarchique des êtres. Effectivement, connaît-on une seule région des Andes, une seule culture de l'Inde ou même du vaste continent asiatique, où l'ancestralité, si répandue partout ailleurs, soit absente ? Qui peut prétendre, parmi les critiques de ce monothéisme, que la localisation, touchant la Laponie, le point le plus septentrional de l'Europe et de ses peuples autochtones, en épargnât les pays nordiques pourtant prodigieusement industrialisés, que regroupe la Scandinavie, c'est-à-dire le Danemark, la Suède, la Norvège, la Finlande, l'Islande ?

Il y a donc là, considérée sous l'angle de l'étude comparée de l'homme en société, de sa relation physique ou spirituelle au monde et de ses faits, d'emblée une idée reçue [un faux problème, si j'osais dire toute ma pensée], empreinte d'un profond pessimisme, qui parasite le débat, empêche de soutenir une vision rationnelle et

¹Nous n'avons pas à examiner ici, au pied levé et dans le format que nous offre ce support technique, l'ensemble des questions que pose le sujet ; conscient des différents aspects qu'elles présentent, et que nul esprit d'ailleurs ne saurait épuiser à lui seul, nous les prendrons successivement.

dépassionnée des choses. L'autre façon d'aborder le sujet, mais qui apparaît, elle aussi, non moins caricaturale que la précédente dont elle est en quelque sorte complémentaire et dont elle admet la fustigation des phénomènes sociaux, nous vient des déclarations de nombreux penseurs, notamment africains : ceux-ci, face à certains traits bien vivaces et comportements facilement observables, ont parlé récemment, à propos de l'Afrique, d'une culture de promotion des préjugés et de leur conservation, d'un renoncement à la raison, d'un rejet du jugement propre ou d'une centralité de la figure de l'aîné, jugée plus sage que celle du plus jeune, qui ne saurait la contester, et, invoquant la déférence inconditionnelle due aux aînés, ils n'ont pas craint de reprocher au continent de méconnaître surtout l'importance de l'esprit critique et de ses règles, quand d'autres personnes, dans une démarche aux accents foncièrement romantiques, y louent pour leur part la sacralité de la vie, la sacralité de l'harmonie et de la communion des êtres avec la nature, l'annexion du naturel par le surnaturel, l'immixtion du monde invisible dans le monde visible, etc. Mais que faut-il entendre en somme des positions, évidemment inconciliables, des uns et des autres tombés dans un tel excès ?

D'abord, il y aurait pour moi bien des réserves à faire à l'encontre des opinions exprimées là ; mais je me contenterai d'une seule : ainsi qu'il vient d'être établi ci-dessus, il n'existe pas plus de société sans déférence découlant de l'âge ou du statut social, que de situation sociologique donnée sans quelque forme d'ancestralité : lorsque les éléments de l'ancestralité se précisent et se déterminent en vue de l'organisation de la vie du groupe, ils deviennent des droits, lesquels demeurent coutumiers dans les sociétés archaïques, tandis que, dans les sociétés avancées, ils participent du droit écrit, celui des lois et des codes. En effet, d'où viendrait le droit si la société, plombée par l'archaïsme, ne le puisait dans l'ancestralité qui y reste en définitive la principale source de la moralité ? Aussi bien, surtout de nos jours, dans l'univers de corruption généralisée qui caractérise notre vie publique et celle de nos institutions, univers où la volonté individuelle des dirigeants, des fonctionnaires et agents de l'Etat prime sur la loi, est-ce à l'ancestralité, c'est-à-dire à la tradition (du moins là où elle règne en maîtresse), et non à l'Etat, que nous constatons les seuls droits dont nous puissions véritablement nous flatter de disposer. Ensuite, il est bien évident que, confrontées au milieu africain, à ses normes sociales, aux interactions, la question qui sous-tend l'ensemble de ces thèses, et que l'on me permettra de formuler explicitement, est la suivante : l'ancestralité, pénétrant toutes les dimensions de la vie, constitue-t-elle un frein au développement, ou peut-elle au contraire servir de tremplin et arracher notre partie du monde à son funeste sort ?

Question oiseuse, pour des raisons auxquelles je viens de faire allusion, et d'autres encore qui ne manqueront pas d'apparaître dans mon exposé. Quoi qu'il en soit, de même que l'on a tort, sous prétexte qu'elle corrompt l'homme, de critiquer la centralité de l'aîné (du moins si l'on s'en tient à ces théories un peu spécieuses, qui semblent

d'ailleurs ignorer que celle-ci concourt pour une part essentielle aux forces nécessaires et diffuses, d'ordre moral, qui assurent l'autorité, l'ordre social, la cohésion, la transmission du savoir et de ses présupposés, disent la coutume, la tradition et les idéaux du groupe, préviennent enfin l'exaspération du moi et s'attachent à développer la personne, c'est-à-dire : ce qui, dans l'individu, dépassant l'individu, est communicable et social), de même aussi l'ancestralité n'est en réalité ni un obstacle, ni un marchepied, malgré les comportements absurdes qu'elle implique, ou les fatras de notions saugrenues qui l'imprègnent et qui exercent leur puissante influence sur la conscience de l'individu. Contingent des épreuves endémiques et de l'indignité qui y frappe la condition humaine, l'Afrique a de toute façon besoin de se transfigurer : pour conduire les larges programmes de réformes indispensables à son économie, à ses institutions, à ses sociétés, programmes qui la moderniseront, elle devra passer forcément par-dessus ses représentations actuelles du monde, héritées des traditions ancestrales, et les systèmes de valeurs, les modes de vie (qui, en fait, commencent déjà à s'éroder de tous côtés, les uns après les autres), sur lesquels elle repose. Ainsi advient-il dans toute société qui s'avise de rompre avec sa trajectoire archaïque, et qui, s'appuyant sur les moyens modernes de son temps, entreprend de s'organiser d'une manière conforme à ses besoins, c'est-à-dire : de changer de perspective et de se développer plutôt que de vivre essentiellement par procuration.

Or, demandons-nous ce qu'implique cette transformation. Elle n'est jamais accomplie par la mesquinerie des intérêts, le cynisme des ambitions, ni par le goût de lucre animant les gens au pouvoir, et qui demeurent prisonniers de la bassesse de leurs âmes comme de leurs cœurs : cette attitude de cautèle, où ils se laissent aller à leurs instincts et agir à leurs fantaisies, n'est rien d'autre que la paresse d'esprit, qui à son tour masque la résignation devant les épreuves, souvent provoquées par les incompétences assumées. Non, en tant que transformation positive de l'existence collective, la modernisation est préparée par toutes sortes de prises de conscience, intervenues dans les esprits, surtout dans ceux des dirigeants, lorsqu'ils finissent par comprendre la Noblesse de la chose publique et des mobiles de ses actions, lorsqu'ils finissent par mener des réflexions d'ordre axiologique sur les vraies missions, les conditions, la valeur de l'Action politique, et par reconnaître que la société dite *humaine* ne se justifie et ne diffère surtout des sociétés dites *animales*, que par le but qui l'anime, non plus seulement de vivre, mais de vivre bien, et par l'idée qu'il y a des *Fins* propres à l'espèce humaine qui la poussent à dépasser les préoccupations terre-à-terre de l'existence quotidienne, et à s'élever au-dessus d'elle-même. J'ajouterai, en reprenant ce que j'écrivais déjà dans un livre², que c'est d'ailleurs en vue de ces fins qu'un ensemble d'êtres vivants s'organisent et qu'ils deviennent une communauté morale et politique.

²Il s'agit des *Réflexions*, publié en 2016, et que l'on se procurera ici même sur mon site, par simple commande.

Ceci nous ramène à notre propos et me donne l'occasion d'en souligner la complexité : lorsque l'Afrique, au terme de vastes réflexions qu'elle aurait menées sur elle-même, déciderait de repartir sur des bases nouvelles selon les impératifs d'une volonté politique visant enfin sa modernisation, son progrès, une volonté qui refuserait de s'accommoder des scories de sa civilisation et qui, par suite, impulserait une nouvelle orientation à sa sociologie, la modification des consciences et des habitudes, comment alors s'imaginer un instant qu'il entrerait dans les priorités de cette Afrique de s'employer à faire table rase sur les caractéristiques particulières qui définissent son humanité, ou que, faute de tout rejeter, elle trouverait son essor dans un simple retour et rattachement au passé dont les conceptions du monde, somme toute, la paralysaient jusque-là ? Ne va-t-il pas de soi après ce que je viens de marquer avec beaucoup d'insistance sur le rôle de l'axiologie dans l'action politique, que, à tout moment crucial de son histoire, et déterminant cette inflexion majeure qu'ils préparent et où ils servent de schémas d'analyses, une civilisation se mobilise inéluctablement autour d'un ensemble de paradigmes choisis, pertinents avec le projet défini, l'horizon, et en résonance avec les éléments de réforme qui composent ces deux derniers ?

Définissons-nous donc des analyses sommaires, propres à exagérer considérablement le nombre des facteurs d'inertie sur le continent, ou qui se refusent, à l'instar de toutes celles examinées par nous jusqu'ici, à admettre un fait d'une importance capitale : en l'occurrence le fait que les transformations sociales, institutionnelles, et les progrès qui en résultent, ne se produisent que lorsque les consciences, dont ils demeurent le fruit, sont mûres. Il en est ainsi ; et, de fait, combien de fois l'humble observateur que je suis, n'a-t-il vu l'histoire générale dans l'avènement des pays riches, où il vit loin de sa propre terre natale, fonder et consolider en lui l'espérance d'un bel avenir pour les peuples africains ! D'ailleurs, il n'est pas jusqu'à l'histoire des sciences et des techniques où la plupart des découvertes ne s'avèrent longtemps préparées par un patient travail de recherche exténuante, où l'individu ne se trouve obligé à des sacrifices, petits ou grands, qui lui coûtent, et même souvent par un défi collectif exigeant, discipliné, coordonné, où les volontés ne consentent pleinement de se soumettre et d'ahaner. Si l'on trouve ensuite sans paraître nullement chercher, si l'on accomplit ensuite des miracles sans s'étonner, c'est que l'on avait longtemps cherché sans trouver, faute d'avoir laissé mûrir la «question». Est-ce à dire qu'il ne subsiste pas un problème proprement africain du développement ? Non pas ; et tout ce qui précède, que j'offre en allégorie à notre histoire, invitant à œuvrer à l'évolution des esprits, montre mon degré de préoccupation.

Au reste, la puissance inventive se mesure d'abord à l'intensité et durée de période de travail méthodique consenti : compte tenu de sa démographie, de l'abondance de ses matières premières, dès qu'elle alliera la volonté à l'idée, la réflexion

à l'action, et qu'elle se disciplinera et maîtrisera une technologie suffisante, nul doute que, en ce sens, l'Afrique finira inexorablement par s'imposer au reste du monde. En tout cas, quel que soit le biais par lequel chacun tend à considérer la question, mon opinion est que l'idée, la volonté, les moyens, restent les trois facteurs irréfragables dans l'édification d'une économie politique, et qui soit robuste. Par conséquent, je soutiendrai, pour ma part, que les problèmes structurels liés au redressement du continent demeurent imputables, non pas au sentiment d'extrême religiosité de ses peuples, à «l'incapacité notoire de ses élites, leur apathie», ni à des déterminismes d'ordre historique ou même culturel, etc., mais uniquement à des causes politiques et surtout psychologiques. C'est dans le but d'évoquer notamment ces causes, fût-ce succinctement, et de les étoffer à chaque publication, que j'ouvre ici cet espace interactif.

«L'Arriération est mentale», écrivait l'homme d'Etat A. Peyrefitte en 1973; puis il ajoutait aussitôt : «La lutte contre le retard économique se livre et sera gagnée dans l'esprit du peuple. Pour décoller, il faut en avoir l'idée, la volonté, les moyens. La volonté pourra s'inventer des moyens. Les moyens ne suppléeront pas la volonté. La révolution culturelle a certainement eu le mérite de reclasser les priorités dans le bon ordre³»

³Quand la Chine s'éveillera, Ed., Fayard, 1973, p. 361.